

Représentation
(base de travail pour le texte de la conférence)

Je me pose la question de savoir si le fait que le mot français « représentation » puisse désigner à la fois *une action* d'un type particulier (la représentation théâtrale impliquant des textes, des corps, des dispositifs matériels et des spectateurs) et *une image mentale* (en philosophie et en mathématiques) doit être rangé dans la catégorie des homonymies ou bien correspond à un recouvrement (partiel) de signification.

Au premier abord, on serait tenté de penser qu'il ne s'agit pas d'une homonymie véritable dans la mesure où les deux significations (représentation théâtrale et représentation comme image mentale) désignent une même opération : présenter (rendre présent), et même re-présenter (présenter deux fois). Rien à voir, dira-t-on avec l'exemple classique : « mois » et « moi ». Mais il faut bien voir qu'il s'agit là d'une conception moderne de l'homonymie, résultat actuel d'une longue série de variations souvent contradictoires, ayant abouti à ne considérer comme homonymes que les homophones -- réservant ainsi l'homonymie aux seuls mots, alors que dans l'Antiquité des choses pouvaient être homonymes, un homme et son portrait, chez Aristote, par exemple). Ainsi « vert » et « verre » (mais aussi « vers », « ver » et « vair ») sont des homonymes au sens moderne car il est impossible de trouver un point commun entre les diverses significations¹ du vocable qu'on leur a attribué pour les nommer ; ils n'ont que ce nom (*un* nom et pas *leur* nom) en commun.

Cette précision dans la définition de l'homonymie (*un* nom en commun et pas *leur* nom en commun) est importante dans le cas qui nous intéresse ici. Choisir, comme il est fait en français, d'attribuer le même mot, « représentation », à la fois à l'action théâtrale et à une activité mentale, c'est signaler que ces deux « opérations » ont en commun l'intention de présenter, représenter. Mais on peut aussi

¹ Critère retenu par Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer, Nouveau Dictionnaire des sciences du langage, Paris, Le Seuil, 1995.

adopter un tout autre point de vue et choisir d'insister sur le fait qu'il s'agit dans un cas (le théâtre) d'une action réalisée par des personnes vivantes et dans l'autre (la représentation philosophique) d'une activité immatérielle, relevant de la pensée. C'est le choix qui est fait en anglais où *performance* est le mot qui désigne l'action théâtrale (mettant l'accent sur l'acteur) et *representation*, le terme qui désigne une opération mentale. En sorte que du point de vue de la langue anglaise, et donc des anglophones, le terme représentation en français apparaît comme une homonymie, comparable à « temps », *weather* et *time*.. La langue allemande offre l'exemple d'une situation approximativement intermédiaire : *Darstellung* est la représentation théâtrale et *Vorstellung* l'opération mentale. De *darstellen* à *vorstellen* la nuance est faible à la fois phoniquement (pour un non germanophone ! car en allemand, le *dar* et le *vor* peuvent se détacher du *stellen* et devenir essentiels) et sémantiquement (*darstellen* signifie mettre à plat, étaler et *vorstellen*, mettre devant, installer devant, au point de cacher et remplacer).

A cet égard, il faut signaler une intéressante mutation de la langue allemande. A l'époque classique (celle de Goethe et Schiller), il arrivait que les deux mots, en principe différents, soient employés l'un pour l'autre, de façon quasi synonyme (Goethe emploie souvent *Vorstellung* pour désigner une représentation théâtrale) . C'est que, comme le fait remarquer le DWB² (dictionnaire des frères Grimm« le verbe *vorstellen* est équivoque (*mehrdeutig* ; possédant plusieurs significations, ambigu) ; d'où son remplacement progressif dans la langue courante par le mot plus et mieux déterminé (*bestimmter*) *darstellen* », *vorstellen* étant de plus en plus réservé à un usage technique philosophique, particulièrement après Kant. Que cette répartition des sens ait été favorisée par l'ambiguïté de signification attachée à *vorstellen*, est en soi une circonstance intéressante sur laquelle je reviendrai. Pour le moment, je me contente de signaler que (toujours selon le DWB « *vorstellen* a la signification de *darstellen* quand la représentation dont il est question est réalisée par le truchement d'une ou plusieurs personnes », au théâtre bien sûr, mais également dans un rêve). On trouve une trace de ce glissement de sens en train de se faire, dans une lettre de Eichendorff (1788-1857, la génération suivant immédiatement celle de Goethe et Schiller) annonçant sa volonté de monter le *Songe d'une nuit d'été* : il emploie le mot *vorstellen* ; mais afin de s'assurer que son interlocuteur a bien compris ce qu'il entend, il le fait immédiatement suivre d'une explicitation en anglais : « do it in action » entre parenthèses, allusion au *performance* de la langue anglaise.

² www.dwb.uni-trier.de

* * *

A ce stade de mon exposé, il me faut cesser de parler de façon allusive de l'ambiguïté de signification du mot *Vorstellung*. Il me faut entrer plus avant dans le détail et caractériser de façon plus précise cette polysémie -- d'autant plus que, comme je l'ai dit, elle est inhérente au mot français « représentation ».

Je reviens aux frères Grimm expliquant que *darstellen* est mieux déterminé (*bestimmt*) que *vorstellen* qui est lui, *mehr-deutig*. Tout est dit, dans une simple entrée de dictionnaire (mais pas n'importe lequel), de l'idéal linguistique, et par là-même intellectuel (car ce qui vaut pour les mots vaut pour toute une épistémé), d'une époque, l'époque classique (ou moderne) : une détermination univoque, *ein-deutige Bestimmung* ; et corrélativement une véritable chasse aux équivoques (*Mehrdeutigkeit, ambiguity*) – frisant, comme on va le voir, le délire caractérisé.

Sur ce que fut la représentation à l'âge classique, Foucault, dans *Les mots et les choses*, sera mon guide. Je rappelle ici rapidement la thèse de Foucault. L'histoire intellectuelle du monde occidental a été scandée par deux réorganisations (relativement brutales, selon une modalité « énigmatique »³), survenues d'une part à l'époque de ce que Foucault nomme la Renaissance et d'autre part, à la fin du XIXème siècle, deux ruptures qui, parce qu'elles ont porté sur le régime des signes, singulièrement du langage dans son rapport à l'écriture, ont correspondu à deux ruptures épistémiques.

« Le langage, écrit Foucault, existe d'abord, en son être brut et primitif, sous la forme simple, matérielle, d'une écriture, d'un stigmate sur les choses, d'une marque répandue sur le monde et qui fait partie de ses plus ineffaçables figures. »⁴

Cette « couche du langage », quasi absolue, fait naître deux discours : le commentaire, au dessus qui reprend les signes dans un nouveau propos, et en dessous, le texte dont la primauté est cachée sous des marques visibles à tous, un ensemble de signes.

Ce qui change au XVIIème siècle, c'est que le langage n'est plus l'écriture matérielle des choses ; les choses et les mots se séparent, la couche du langage se conjoint à celle du dessous, celle des signes.

³ « D'où vient brusquement cette mobilité inattendue des dispositions épistémologiques, la dérive des positivités les unes par rapport aux autres, plus profondément encore l'altération de leur mode d'être ? Comment se fait-il que la pensée se détache de ces plages qu'elle habitait jadis ... et qu'elle laisse basculer dans l'erreur, la chimère, dans le non-savoir cela même qui, moins de vingt ans auparavant, était posé et affirmé dans l'espace lumineux de la connaissance ? », *Les mots et les choses, op. cit.*, p. 229.

⁴ M. Foucault, *Les mots et les choses, Une archéologie des sciences humaines*, 1966, Paris, Gallimard ; p. 57. Foucault parle (p. 56) d'une écriture « qui fait corps avec le monde ».

D'où un nouveau problème : « on s'était demandé comment reconnaître qu'un signe désignait bien ce qu'il signifiait (sur le mode de la ressemblance, l'écriture ressemblant aux choses, les mots aux choses) ; on se demandera comment un signe peut être lié à ce qu'il signifie. Question à laquelle l'âge classique répondra par *l'analyse de la représentation* ; et à laquelle la pensée moderne, dit Foucault, répondra par *l'analyse du sens et de la signification*. »⁵

De là, la périodisation proposée par Foucault : d'abord, avant le XVII^{ème} siècle, « une culture où la signification des signes n'existait pas, car elle était résorbée dans la souveraineté du Semblable », suivie d'un âge de la représentation (où la signification est réfléchie dans la forme de la représentation, occultant l'être primitif du langage), débouchant lui-même sur un âge du retour à cet être brut, oublié depuis la Renaissance.

De cet âge de la représentation, Foucault donne en quelques mots une description synoptique magistrale : un âge où l'espace du savoir est « celui des identités et des différences, celui des ordres non quantitatifs, celui d'une caractérisation universelle, d'une *taxinomia* générale, d'une *mathesis* du non-mesurable »⁶. Ordre et mesure, ou plutôt, mesure et ordre sont les deux piliers de cette épistémé . Descartes occupe évidemment une place centrale dans cette histoire du passage à l'âge de la représentation. C'est lui qui *exclut la ressemblance* comme expérience fondamentale et la remplace par *la comparaison*, selon la mesure et selon l'ordre (« Il n'existe que deux formes de comparaison et il n'en existe que deux. »⁷). La mesure permet d'analyser le semblable selon la forme calculable de l'identité et de la différence ; l'ordre des choses, quant à lui, ne peut être connu qu'en découvrant celle qui parmi ces choses est la plus simple, puis celle qui en est la plus proche, etc., de manière à fabriquer des séries, elles-mêmes établies selon des différences croissantes.

Bien que l'analyse que fait Foucault de la représentation classique introduise bien d'autres traits caractéristiques du passage à l'âge de la représentation que ce remplacement, ou plutôt ce démembrement, du semblable au moyen de la grille des identités et différences, c'est sur ce point que je voudrais concentrer mon explication maintenant.

⁵ Ibid. p. 58.

⁶ p.230.

⁷ p. 67. Descartes, *Regulae*, XIV : « toutes les relations qui peuvent exister entre des êtres de même genre doivent se ranger sous deux rubriques essentielles : savoir, l'ordre ou la mesure.

Que représentation et détermination par identités et différences aient partie liée, et soient pour ainsi dire synonymes, cela se voit clairement chez Descartes, fondant la connaissance sur des idées claires et *distinctes* :

« La connaissance sur laquelle on peut établir un jugement indubitable doit être non seulement claire, mais aussi distincte. J'appelle claire celle qui est présente et manifeste à un esprit attentif... ; et distincte, celle qui est tellement précise et différente de toutes les autres, qu'elle ne comprend en soi que ce qui paraît manifestement à celui qui la considère comme il faut .»⁸

Plus tard, Kant, créateur de la langue philosophique allemande, reprendra à son compte l'idée que la représentation est une détermination – aussi claire et surtout distincte que possible : « la représentation (*Vorstellung*) est une détermination (*Bestimmung*), détermination en nous que nous rapportons à quelque chose d'autre... »⁹ . Détermination, mieux déterminée si je peux dire, que chez Descartes, dans la mesure où Kant complète l'idée cartésienne de représentation comme « *blosse Bestimmung des Gemüts* » (pure détermination de l'esprit), par la référence à un objet qui en fait un mode de connaissance et de représentation au sens de *Darstellung*. La représentation kantienne (*Vorstellung*), si elle comporte un aspect subjectif (ce que Descartes appelait un *modus cognandi* ; les idées claires et distinctes ne sont rien d'autre), possède en même temps une référence objective à ce dont elle est, pour le sujet, la présentation, exposition (*Darstellung*) de ce qui est *vor* (devant) lui – qui n'a pas d'équivalent dans le système cartésien ¹⁰.

C'est qu'entre Descartes et Kant, il y a eu Newton, c'est-à-dire l'invention, à la suite de Galilée, de la physique mathématique et expérimentale à la fois, obligeant à exclure de la représentation toutes les idées qui bien que claires et distinctes sont sans rapport avec l'expérience: « *We are certainly not to relinquish the evidence of experiments for the sake of dreams and vain fictions of our devising ...*»¹¹ (allusion aux tourbillons cartésiens, entre autres).

Dès lors, le ver est dans le fruit et la représentation pure, cartésienne, va s'effondrer – comme l'explique très bien Foucault (qui, parce qu'il ne s'intéresse pas aux sciences de la nature, mathématisées, mais uniquement aux sciences humaines ; voir le sous-titre de *Les mots et les choses*)

⁸ R. Descartes, *Principes de la philosophie*, I, articles 43 et 45.

⁹ E. Kant, lettre à Beck du 4 décembre 1792, AK, t. II, p. 395 ; cité à l'entrée « Représentation » du *Vocabulaire Européen des Philosophies*, dir. B. Cassin, Paris, co-édition Le Seuil/Le Robert, 2004.

¹⁰ Voir l'article « Perception » du *Vocabulaire Européen des Philosophies*, *op. cit.*

¹¹ I. Newton, « Rules of reasoning in philosophy » in *Philosophiae Naturalis Principia Mathematica*, Livre III, Prolegomenon.

ne parle pas de Newton, et finalement très peu de Kant. Pourtant, les mots qu'il emploie pour décrire ce qu'il appelle « les limites de la représentation » et qui est en fait le récit de son effondrement, décrivent parfaitement bien l'effet produit par le système newtonien dans le champ des sciences dites exactes. On ne peut qu'être frappé par la similitude de certaines formulations : là où Newton écrit , dans le prolongement de ce qui vient d'être cité: « *nor are we to recede from the analogy of Nature, which is wont to be simple, and always consonant to itself* », Foucault explique « l'espace général n'est plus celui des identités et des différences, mais un espace fait d'organisations » ... « de sorte qu'on voit surgir, comme principes organisateurs de cet espace d'empiricités l'*Analogie* et la *Succession*¹² ». Retour à Newton « *Nature does nothing in vain, and more is in vain when less will serve ; for Nature is pleased with simplicity, and affects not the pomp of superfluous causes* ». Foucault : « d'une organisation à l'autre, le lien, en effet, ne peut plus être l'identité d'un ou plusieurs éléments, mais l'identité du rapport entre éléments (où la visibilité n'a plus de rôle) ». N'est-ce pas là une caractérisation de la gravitation comme cause du mouvement?

Pourtant, la séduction exercée sur les esprits par la procédure de détermination par identités et différences, aura la vie dure. Elle opérera dans les sciences dites exactes, et fières de l'être, singulièrement en physique, bien au delà de la limite que lui fixe Foucault, à savoir le début du XIXème siècle. En effet, parallèlement à son développement réglé pour longtemps par l'autorité de Newton, pour le meilleur et pour le pire, la physique a connu à la fin du XIXème siècle une sorte de bouffée délirante, une poursuite effrénée de la détermination, une course folle à l'univocité, allant jusqu'à faire croire (et à croire) à l'existence d'un « principe » (analogue au principe de non contradiction, ou du tiers exclus – mais s'en démarquant par le fait qu'il apparaissait comme une contrainte spécifiquement imposée aux lois de la nature – statut qu'aura plus tard, le principe de relativité et plus généralement l'ensemble des principes d'équivalence). J'ai nommé le principe de l'univocité, ou plutôt en version originale, *das Eindeutigkeit Prinzip* ou *Prinzip der Eindeutigkeit*. « Principe » selon lequel les lois de la physique doivent conduire à une détermination univoque (*eindeutig bestimmt*) des grandeurs physiques – et par là-même excluant toute autre représentation mathématique de ces grandeurs par autre chose qu'une fonction analytique. Mach a joué un rôle essentiel dans cet épisode épistémologique fort instructif, même s'il a laissé à l'un de ses disciples Petzoldt le soin de monter en

¹² *Les mots et les choses, op. cit.* p. 230.

première ligne pour s'en faire le champion. Mach qui cherchait à comprendre la signification d'un des principes les plus puissants et en même temps les plus énigmatiques de la physique, le principe de moindre action, avait avancé l'idée que ce principe puisse être considéré comme un cas particulier d'un principe plus générale le principe de détermination univoque, de l'*Eindeutigkeit*. Si l'on ne parle plus de ce « principe » aujourd'hui, c'est parce que Einstein, qui dans sa jeunesse avait été fortement impressionné par la lecture des textes de Mach, a suffisamment cru en sa validité pour fabriquer en application de ce principe un problème qui pendant quatre ans l'a empêché d'achever sa théorie de la relativité générale. Jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que ce problème était entièrement fabriqué par sa croyance dans la nécessité pour une grandeur physique d'être *eindeutig bestimmt*. Une fois admis que deux solutions de ses équations qu'il croyait différentes étaient en réalité équivalentes, il acheva sa théorie en moins d'un mois.

Deux points retiennent ici mon attention :

- 1) cette épisode, connu sous le nom de l'argument du trou, a définitivement mis à jour une chose que Leibniz avait signalée en son temps. A savoir que l'identité est une relation pauvre, une forme de piège. La relation importante, productrice d'idées nouvelles, est celle d'équivalence.
- 2) J'ai pris le temps d'exposer cet épisode, c'est parce qu'il illustre parfaitement bien une forme de folie dans laquelle les physiciens peuvent se laisser enfermer, dès lors qu'ils adoptent des positions trop restrictives. L'origine de l'épisode délirant de l'*Eindeutigkeit* est à rapporter à la décision d'exclusion du semblable et de la ressemblance (et donc de la similitude , autrement dit de l'équivalence, puisqu'aussi bien les relations de similitude appartiennent à la catégorie plus vaste des relations d'équivalence).

Mais si l'on se demande d'où vient cette horreur de la similitude, on s'aperçoit qu'elle s'alimente à la peur de l'erreur, la peur de se tromper, la peur d'être victime d'une illusion. Il n'est pas nécessaire d'être Lacan, ou même d'avoir lu son Séminaire sur le « Pas dupe », pour subodorer dans cette crainte d'être dupe une attitude sinon névrotique (je ne saurais en décider), du moins parfaitement stérile, intellectuellement.

D'avoir parlé d'illusion, me ramène à Foucault et au seul passage de *Les mots et les choses* où il est question du théâtre. Ce passage, page 65, se trouve juste avant qu'il analyse la critique de la ressemblance effectuée par Descartes, conduisant à la conception d'une représentation fondée sur les idées claires et distinctes.

« La similitude n'est plus la forme du savoir, mais plutôt l'occasion de l'erreur » écrit Foucault « L'âge de la ressemblance (ce qu'il appelle la Renaissance) est en train de se refermer sur lui-même. Derrière lui,

il ne laisse que des jeux. Des jeux dont les pouvoirs d'enchantement croissent de cette parenté nouvelle de la ressemblance et de l'illusion ».

Et il ajoute : « c'est le temps des sens trompeurs, de l'illusion comique, du théâtre qui se dédouble et représente un théâtre, du quiproquo, des songes et visions ». C'est le temps également où Bacon lance sa fameuse attaque contre les idoles, idoles de la caverne, comme du théâtre.

Mais d'avoir parlé d'illusion me ramène aussi à l'illusion comique de Corneille, dont l'actualité se marque au fait que tous les metteurs en scène de Strehler à Py s'y sont affrontés.

Françoise Balibar